

Ce pays...Qui sentait si bon le jasmin

C'était une belle journée qui s'annonçait : le 14 janvier 2011, mes magnifiques vacances en Tunisie auraient dû se terminer ce jour. Cependant des événements en décidèrent autrement : l'aéroport était fermé.

J'avais passé de beaux moments avec mes grands-parents, en famille.

Mes grands-parents avaient une très grande maison, à deux étages. Elle était composée de quatre chambres, une salle de bain, un assez grand salon dans lequel retentissaient nos rires et nos discussions familiales. A l'extérieur, il y avait un jardin et une piscine creusée. Que de bons moments nous avons passés dans cette eau qui nous rafraichissait tant ; surtout en été où le soleil inonde ce si beau paysage. Plus loin se trouvait le potager chéri de ma grand-mère. Elle seule s'en occupait. Quel bonheur avait-elle ensuite de nous voir tous nous régaler avec ses légumes plongés dans un bouillon de couscous. Ce bonheur était pour elle d'une valeur inestimable.

J'avais une chambre pour moi et mon cousin. On avait un lit superposé. On partageait l'armoire car la pièce était si petite qu'il n'y avait pas la place d'en mettre une deuxième. Dans le salon une grande télévision trônait, seul signe du progrès faisant face à une belle bibliothèque. Mon grand-père adore lire des livres en tous genres. Il a même aménagé une petite salle spécialement dédiée à la lecture. Le jardin était très spacieux, on pouvait y jouer au football avec mes cousins.

Les jours de soleil particulièrement ardent, nous partions avec mes cousins et mes oncles et tantes à la plage. Nous étions si pressés de nous y rendre. Là nous retrouvions tous nos amis restés au pays ou comme nous venus en vacances. Nous nous amusions ensemble tout l'après-midi. Le sable était brûlant et l'eau était tiède. Nous étions en maillot de bain et nous faisons du rentre-dedans avec les vagues. Après une heure et demie de baignade et de parties de rire, de ce bonheur simple auquel chaque être humain aspire, nous rentrions enfin à la maison et nous prenions une douche pour enlever

le sable et le sel de la mer. Pour le dîner du soir, ma grand-mère nous préparait du tajine, et des *taminas* pour le dessert. Nous étions rassasiés après cet excellent repas, *hamdoulilah* .

Ce fameux matin du 14 janvier, nous étions en train de déjeuner avec mes cousins et mon frère. Lorsque mon grand-père cria :

- Le président est parti, il a quitté le pays, ce vicieux !
- Pourquoi est-il parti ?

Mon grand-père me répondit :

- Il a fui ce lâche, l'armée n'est plus avec lui !

Ignorant tout de la situation de mon pays d'origine, mon grand-père m'apprit que le peuple était en colère contre le président Ben Ali. Les gens en avaient assez du chômage, de cette difficulté de vivre, chaque jour se demander comment manger à sa faim. Ce n'était plus possible pour eux. Ils manifestaient donc en masse dans la capitale.

Mon grand-père m'apprit que jusqu'ici l'armée protégeait le président de la partie du peuple la plus révoltée. Devant la télévision, je me demandais pourquoi les manifestations étaient si violentes. Moi, enfant de 10 ans qui croyait que la vie n'était qu'enchantement. J'appris que la situation était la même dans tous les pays arabes et que tous les présidents étaient chassés par leur propre peuple. Les gens en avaient marre de l'oppression et voulaient un retour à la liberté et à la démocratie.

Aux informations, ils appelaient ça le Printemps Arabe. Le 14 janvier 2011, sans plus aucun soutien, le président Ben Ali s'était enfui, le peuple avait gagné. Dès lors, le pays sans dirigeant sombra dans une sorte de chaos.

J'appris plus tard qu'on appelle alors spécifiquement cette période pour la Tunisie, la Révolte de Jasmin. Mon Dieu, Allah, pourquoi mettre dans cette horreur guerrière le nom d'une si belle fleur qui sent si bon ? Tels sont les hommes ?

Ce fut le commencement des trois semaines les plus sombres de toute ma vie d'enfant. J'étais sans doute l'un des plus jeunes si ce n'est le plus jeune. Dans la précipitation des événements, chacun, petit ou grand, avait une mission. Pas le temps de discuter. C'était l'embrasement de la violence entre les cités. Je devais contrôler chaque entrée dans le quartier, on se méfiait de tout le monde, on ne savait plus en qui nous pouvions avoir confiance. J'avais donc dix ans et en quelques instants, j'étais rattrapé par les événements de l'Histoire. Tout changea, je devais me comporter soudainement comme un homme. Je devais laisser mes pensées d'enfant ailleurs, dans un autre temps, l'amusement et l'innocence étaient loin, maintenant je peux le dire effacés à jamais...

Un soir, une voiture de marque Mercedes entra dans le parking du quartier devant le bâtiment que je surveillais. La voiture se mit à ralentir, ce qui me permit de m'approcher pour procéder à une fouille comme on me l'avait demandé. Il s'agissait de combattre un danger qui restait obscur, je ne comprenais rien mais j'étais d'accord, à dix ans ! Je fis descendre le conducteur pendant que les autres encerclèrent la voiture, je lui mis ensuite un coup dans les jambes comme on me l'avait appris pour ensuite le faire tomber au sol. J'attachais ses mains ainsi que ses jambes dans le dos. Telles étaient les consignes que je respectais à la lettre. Obéir est la nature d'un enfant, on lui apprend que désobéir n'est pas joli. On doit apprendre pourtant à désobéir à certains ordres, mais ça je ne le sais qu'aujourd'hui.

Je me mis à fouiller le véhicule de cet inconnu, j'ouvris le coffre et je vis des armes à feu chargées et prêtes à l'emploi. Je me mis à courir, je ne me rappelle plus si je courais en pleurant, en tremblant de peur ou d'énervement.

Je vis dans les yeux de cette personne la haine envers notre quartier ainsi que l'envie de meurtre. Les adultes me dirent de me reposer pour me calmer et surtout me mettre à l'écart.

Je m'endormis, épuisé quand d'un seul coup j'entendis un coup de feu si fort, si près de moi qu'il me semble encore aujourd'hui résonner à mes oreilles. Cela restera dans ma mémoire jusqu'à mon dernier jour.

Depuis, je me rappelle exactement de chaque détail de cette scène horrible. J'ai compris que la vie n'est pas un jeu et qu'elle ne tient qu'à un fil.

Cette histoire me hante même sept ans après. Cela m'a beaucoup appris. Malgré toute cette haine et ces actes, nous devons surmonter et continuer à vivre, profiter de chaque chose, même si cela nous paraît peu.

Enfin la paix arriva grâce à l'armée. Tout le monde était heureux de pouvoir sortir et reprendre la vie quotidienne.

Le lendemain, ma grand-mère me dit :

- *horj ya wuildi lyoum mlahouar lfrunca wuildi* (sors mon fils, aujourd'hui tu rentres en France mon fils).

J'ai été subjugué à l'idée de rentrer mais je voulais encore profiter de ma famille car ces événements nous avaient séparés hommes, femmes. Ma grand-mère fit un grand repas de famille, un vrai festin pour nous souhaiter bon voyage à moi et mon petit frère.

J'étais content de partager ce repas qui nous réunissait encore une fois. J'ai compris alors combien j'aimais ma grand-mère et ma famille. Je levais les yeux au ciel et je me dis : *el hamdoulila ya rabi* (grâce à dieu).

Nous étions tous là à penser au futur et à élaborer des projets comme ressortir, faire la fête, aller au parc d'attraction. Être un enfant de 10 ans. Etre juste normal quoi !

L'avion décollait à 15h et nous étions à l'aéroport depuis de longues heures (car tout le monde voulait rentrer pour retrouver une vie normale du côté de l'Occident). Arrivés à Lyon, je vis ma mère qui nous attendait, toute heureuse de nous revoir. Elle pensait que nous avions juste prolongé nos vacances. Mes grands-parents lui avaient simplement caché la vérité pour qu'elle ne s'inquiète pas. La censure et le manque de couverture médiatique avaient contribué à ce mensonge.

Je m'approchais de ma mère pour l'embrasser. Et là, elle me regarda attentivement comme si quelque chose avait changé en moi

Maman posa délicatement sa main sur ma joue : « c'est toi, Haythem ? ».